

## I

## CRIQUET ET LOUMA

Criquet, on ne l'a pas oublié, s'était lestement substitué à Catherine dans la case royale. Il attendait son redoutable visiteur. Louma, dont les hurlements d'impatience avaient cessé, arriva presque aussitôt et s'avança majestueusement vers la femme blanche. Criquet avait enfoncé son turban jusque sur ses yeux et relevé son voile très haut sur le nez.

Louma débuta par ces paroles :

— Femme blanche, vois l'honneur que je te rends : moi, très puissant empereur de noirs, je daigne m'abaisser jusqu'à toi, récompense ma démarche par une reconnaissance sans bornes.

— Oui, puissant seigneur, répondit Criquet d'une voix d'ingénue de carnaval.

— Ma royale fantaisie t'élève à une hauteur que tu n'aurais jamais osé rêver. Ton sort est aussi merveilleux que si un souverain du pays des blancs épousait une femme noire. Penses-y.

— C'est vrai, puissant empereur, je n'y avais pas pensé. Vous êtes sage et profond comme un volcan.

— A la bonne heure ! tu me comprendras. Viens ici que je te voie, découvre un peu ton pâle visage, fit-il en avançant la main.

Mais Criquet eut un frisson de biche effarouchée et il alla se réfugier dans un coin en se serrant étroitement dans son voile.

Louma eut un gros rire.

— Oh, dit-il, tu as peur, jeune antilope ! Viens ! viens !

Louma continuait son gros rire. Il se baissa pour embrasser sa future. Elle eut peur et bondit. Louma, qui avait saisi son voile par derrière, la pourchassait en lui débitant les propos qu'il croyait les plus galants. Elle continuait à se dérober en disant :

— Non, je ne veux pas ! laissez-moi ! pas maintenant ! j'ai peur ! ne me faites pas de mal !

Louma gagnait du terrain, Criquet, à bout d'arguments, fit brusquement volte-face et envoya l'entreprenant monarque noir rouler la tête la première dans les chaumes de la case.

— Va *dinguer*, se dit Criquet à part lui ; dans ce moment-ci je me crois à Paris, un soir de grand carnaval.

L'ivrogne riait encore, mais l'eau-de-vie continuait à lui monter au cerveau et à lui casser les jambes. Il revint en titubant vers sa blanche qui lui cria :

— N'avancez pas, ou je fais un malheur ! on ne traite pas une blanche aussi brutalement ; montrez-vous aimable, je vous écouterai. Je suis belle, je vous coûte cher, ayez un peu plus d'égards pour



BIENTÔT LE VILLAGE, LA SAVANE, FURENT TRANSFORMÉS EN UN BRASIER IMMENSE. (p. 362.)

moi. Vous êtes beau, vous êtes adroit, puissant, ne me forcez pas à croire que vous ne savez rien en fait de galanterie.

— Oui, tu es belle, tu coûtes cher, je suis beau, je puis faire couper cent têtes pour te faire un lit, veux-tu ?

— Tu dis cela, mais tu ne fais que le dire, mon gros chéri, mon beau caniche.

— Comme tu es câline !

— Oui, je t'aimerais bien, si tu voulais être bien gentil, si tu savais faire quelque chose pour ta petite blanche.

— Savais !... tu crois que je n'oserais pas faire couper deux cents têtes pour te faire plaisir ?

— Tu saurais faire cela ? Oh, comme tu es puissant, comme je serais fier de toi !

— Tu as l'air de douter.

— Heu ! tu veux prendre une femme extraordinaire, comme il n'y en a pas, comme si tu avais affaire à la dernière malheureuse d'une petite tribu.

— Tu vas voir, s'écria-t-il en se dirigeant vers la porte de sortie ; oui, tu mérites que je fasse quelque chose pour toi. Tu vas voir !

Mais l'ivresse dominait le sauvage. Sa tête, déjà si vide à l'état normal, était incapable de suivre la moindre pensée au milieu des vapeurs alcooliques. Il s'arrêta tout à coup en répétant : « tu vas voir ! » Il ne savait déjà plus ni ce qu'il voulait, ni où il allait. Il se retourna avec une lourdeur d'idiot et demeura un instant sans bouger. Tout à coup une poussée d'alcool afflua à son cerveau. Il eut un accès de rage et s'élança vers Criquet qui, un instant distrait, se vit enlacé dans les bras de la noire Majesté. En même temps il sentit des babines graisseuses se coller sur l'un de ses yeux et deux mains arracher son voile.

— O puissant maître, comme tu es fort, soupira-t-il en se laissant aller ou, pour mieux dire, en reculant jusqu'à ce qu'il tomba à la renverse.

Louma eut un frisson bestial entrecoupé de hoquets ; sa blanche tant convoitée était sous lui. Il s'acharnait à enlever le voile qu'elle retenait entre ses dents. L'ivrogne, changeant d'idée, se mit à fouiller les vêtements de la « femme extraordinaire ». Elle était chatouilleuse à l'excès. Il y eut un moment de lutte.

Tout à coup, dans un mouvement nerveux qu'un nègre ivre pouvait interpréter favorablement, la pseudo-blanche serrée de trop près empoigna son royal poursuivant entre les bras et les jambes et le serra contre sa poitrine jusqu'à lui faire perdre haleine. Louma restait forcément immobile. Alors, comme mue par un puissant ressort, elle lança son nègre en l'air comme un ballon grotesque en disant :

— Oh, tu n'es pas un homme. Il n'y a pas de sang dans tes veines.

Louma comprit. Elle le prenait pour un incapable. Sous l'influence de ce reproche qu'exagéraient encore et sa passion et les vapeurs de l'ivresse, il arracha les draperies qui l'enveloppaient, et nu, les yeux saillants, emporté par une sorte de surexcitation hystérique, il bondit les bras ouverts.

Criquet fit une pirouette sur un talon. Dans son élan de bête fauve, l'ivrogne ne trouva pas celle qu'il s'était proposée pour but de son assaut et qui venait de changer de place. Comme une pièce de bois lancée sous la cloison, il alla s'étendre dans la chambre voisine.

Criquet était déjà hors des cases.

Louma mit plusieurs secondes à se rendre compte de ce qui venait de se passer. Il se releva aveuglé par la fureur et se précipita sur la paroi composé d'herbes sèches. Malheureusement pour lui il rencontra un montant de bois solide qui l'arrêta net et le fit tomber. Lorsqu'il se releva, il était encore étourdi par le coup violent qu'il s'était donné contre le poteau; le désir de possession se réveillait en lui, mais compliqué d'un immense désir de vengeance. Il fit le tour du gourbi et revint vers la case centrale. Il n'y vit personne. Sans dire un mot, il fureta partout, chercha à terre, à la voûte, à travers le chaume, dans les compartiments de sa case: il ne trouva rien.

Sa rage redoubla. Il sauta sur ses armes et, s'élançant aveuglément devant lui, il culbuta tout ce qui lui semblait faire obstacle à ses pas, ou servir de refuge à sa fugitive. Arrivé dans la chambre de ses femmes, il y fit une véritable boucherie. Ses hurlements joints aux cris de désespoir de ses victimes jetèrent l'alarme: nègres et négresses furent saisis d'épouvante.

Obéissant soudain à une nouvelle impression, il accusa Boukra de l'avoir trompé. Il appela ses guerriers et se mit à leur tête pour faire une prompte justice du trompeur.

Calao ne perdit pas un instant son sang-froid. N'ayant pas assez d'hommes autour de lui pour recevoir le roi à main armée, il eut recours à la ruse. Il alla au-devant de son client qui vociférait:

— La blanche s'est enfuie; gare à ceux que je rencontrerai, si elle ne m'est pas ramenée à l'instant!

— La voilà qui se sauve, cria Calao; viens, roi, nous allons la reprendre. C'est une traîtresse, une sorcière, viens, nous la tuerons plutôt que de la laisser s'échapper de nos mains.

Louma et Boukra furent suivis par un grand nombre de nègres à moitié ivres et par quelques négriers qui ne savaient ni ce que l'on exigeait d'eux, ni ce qu'ils avaient à faire.

— Ramassez tout ce qui reste, cria tout à coup Calao en arabe, langue que très peu de nègres comprennent et dont les sujets de Louma ne connaissent pas un mot.

Le négrier n'avait vu ni femme blanche ni rien qui pût y ressembler. Il n'avait qu'un but : gagner du temps et faire enlever du village ceux qui pouvaient encore se défendre. Il conduisait Louma et ses hommes vers le bois et le camp où attendaient ses réserves. Il voulait ensuite leur couper la retraite et les écraser en rassemblant ses vedettes éparpillées dans la plaine.

Criquet avait, par sa scène, gagné le temps qu'il avait jugé nécessaire à Henri pour rejoindre le bois sans encombre. Dès qu'il fut sorti de la rotonde royale, il se dirigea rapidement vers la rivière, la longea et tourna le village, prêt, au moindre danger, à « piquer une tête » et à nager entre deux eaux. Rien n'ayant entravé sa retraite, il était déjà hors de vue avant que le moindre cri d'alarme eût été poussé.

## LI

### LA BATAILLE

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est utile d'indiquer exactement les points occupés par nos divers personnages.

Prenons la rivière comme ligne de base.

Criquet se trouve à quelques centaines de mètres à droite du village. Entre lui et les cases s'agitent Boukra et les négres ivres ou s'enivrant, ainsi que quelques négriers faisant leur horrible besogne.

Louma, qu'entourent ses guerriers valides, se trouve auprès de Calao.

Dans les huttes sont des négriers récoltant des noirs, à gauche nous retrouvons les trois sections de huit négriers dont nous avons parlé. Paul s'avance lentement vers la forêt, sa sœur vient d'être déposée dans le refuge par Henri. Ce dernier, n'ayant plus à se préoccuper de son précieux fardeau, se glisse seul à travers les ronces, interroge avec soin les alentours et attend. Von Ruff est entre les bois et les premières cases.

La nuit était venue. La lune éclairait la scène d'une lumière intense. Pas un nuage à l'horizon. Un vent très fort soufflait sur la plaine.

Revenons à l'action qui va s'engager.